Correspondance Louis Riel — Mgr Bourget

Léon Pouliot

Volume 15, numéro 3, décembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302138ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302138ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pouliot, L. (1961). Correspondance Louis Riel — Mgr Bourget. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(3), 430–442. <https://doi.org/10.7202/302138ar>

DOCUMENTS INÉDITS

I

CORRESPONDANCE LOUIS RIEL — MGR BOURGET

Malgré le mandat d'arrestation émis contre lui, Louis Riel était élu député de Provencher, le 13 octobre 1873. Dans le plus grand secret et suivant un itinéraire prudent tracé par ses amis, il se met en route pour Ottawa, afin d'y occuper son siège. Effort inutile; et pour échapper à la justice, il se retire à Plattsburg, dans l'État de New-York.

Cet échec, joint au surmenage qu'il s'est imposé depuis quatre ans et à la persécution dont il est l'objet depuis l'exécution de Scott (janvier 1870), provoque chez lui une crise mentale qui n'est pas sans inquiéter ses amis. S'il est souvent agité, il a parfois des moments lucides. Le 8 janvier 1874, il est aux pieds de Mgr Bourget, hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est le point de départ d'une correspondance entre le chef métis et l'évêque de Montréal. Car Riel avait été comme fasciné par la personne de Mgr Bourget; et celui-ci, dont le zèle des âmes était universel, ne pouvait pas laisser sans réponse l'appel d'un malheureux.

Les archives de l'archevêché de Montréal conservent quelque vingt lettres adressées par Riel à Mgr Bourget. Celles qui sont postérieures à son internement n'ont pas de valeur historique; elles émanent manifestement d'un homme qui n'est pas responsable de ses actes et de ses paroles.

Pour être écrites en des moments apparemment lucides, celles que nous publions ici ne sont pas pourtant de tout repos. Elles traduisent une émotivité mal équilibrée, qui nous invite à la prudence. Les quelques faits et dates qu'elles nous livrent nous paraissent dignes de foi; il en va autrement des interprétations de Riel. Nous admettons le 8 janvier 1874 et l'Hôtel-Dieu comme date et lieu de la rencontre de Mgr Bourget et de Riel.

Mais l'effet miraculeux ou quasi miraculeux que lui prête le chef métis est une interprétation subjective. « Levez-vous, a dit l'évêque de Montréal, vous allez recouvrer votre santé. » Paroles d'encouragement, qui sortant du cœur de Mgr Bourget, sont sans doute chargées d'émotion. Elles n'ont pas rendu la santé à Riel. Qu'importe ! Dans la suite, quand il se sent crouler et son rêve avec lui, il éprouve un irrésistible besoin de se tourner vers Mgr Bourget. Et l'évêque, toujours compatissant, fera trêve à ses nombreuses occupations pour s'entretenir avec Riel.

A notre connaissance, il existe trois lettres de Mgr Bourget à Riel. On peut reconstituer le contenu de la première, 26 janvier 1875, par le commentaire qu'en fait Riel dans sa réponse du 23 mars. Celle du 14 juillet a été provoquée par les excellentes dispositions que manifeste le chef métis le 6 juillet. Elle était pour Riel la consécration de sa « mission » ; et c'est pourquoi il gardait toujours sur lui ce texte de l'évêque de Montréal. « Une chose ne me sort pas de l'esprit, écrit-il le 6 décembre, c'est votre lettre du 14 juillet dernier dans laquelle Votre Grandeur m'annonce une mission qu'il me faudra accomplir en tous points. » Deux jours plus tard, 8 décembre, Riel faisait la crise fatale qui allait lui valoir l'internement. Le 31 décembre, il est assez bien pour adresser de Suncook ses vœux de bonne année à l'évêque de Montréal. Mgr Bourget était sans doute au courant de la rechute de Riel quand il lui répond le 2 janvier 1876. Et ce n'est pas sans dessein, croyons-nous, que cette lettre a été inscrite au registre, les autres ne l'ayant pas été.

Le dernier billet connu de Riel est du 29 mai 1876. Les hommes à qui vous m'avez confié, écrit-il, m'ont amené à Beauport : « Vos paroles et celles de la Sœur du Précieux-Sang sont toujours présentes à mon esprit. Ne cessez pas de me traiter avec beaucoup de charité. J'ai besoin de votre grande charité. »

A ce moment, 29 mai 1876, Mgr Bourget a offert sa démission comme évêque de Montréal et il attend la réponse de Rome. Les deux hommes se sont-ils rencontrés avant le dernier départ de Riel pour l'Ouest ? Nous ne le savons pas. Que Mgr Bourget ait eu de la sympathie pour les Métis, pour Riel en

particulier, la chose ne fait pas de doute. Autrement, il n'aurait pas signé la demande d'amnistie totale. Qu'il ait vu en Riel le chef politique dont les Métis avaient besoin, la chose est beaucoup moins certaine. Ses lettres à Riel sont d'un homme de Dieu, désireux de collaborer au salut d'une âme, mais non d'intervenir dans un problème d'ordre politique.

LÉON POULIOT, s.j.

I

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget. Corr. gén.

Louis Riel a Mgr Bourget.

Chicago, 25 novembre 1874.

Monseigneur,

J'apprends par le Nouveau Monde que votre santé souffre plus que de coutume. Je m'empresse de vous témoigner la peine que me cause cette triste nouvelle.

Que le bon Dieu vous rende votre santé, Monseigneur; et d'ici à longtemps encore, ne cessez pas de demeurer au milieu de nous. Les services que vous rendez à votre peuple vous ont rendu si cher à nos cœurs, que c'est pour nous chose pénible de vous voir souffrir.

Monseigneur, vous dont le bon Dieu s'est servi pour m'empêcher de mourir, pour me rendre à la santé et (ce qui est encore plus précieux) pour me rendre à la santé de façon à me faire aimer et pratiquer l'obéissance, puissiez-vous par la bonté et la puissance divines que vous m'avez fait éprouver si heureusement et que vous me faites éprouver chaque jour d'une manière si douce, puissiez-vous redevenir très bien.

Monseigneur, veuillez trouver bons mes prières et mes vœux pour votre bonheur. Je regrette mon indignité qui rend si faibles les vœux même les plus ardents que je fais pour vous. Faut-il que je sois si impuissant pour vous qui m'avez traité, Monseigneur, avec une charité si pleine de force.

Je me souviens vivement, et avec la grâce de Dieu je me souviendrai toujours avec reconnaissance, des paroles de vie que vous avez daigné prononcer sur moi, le 8 janvier dernier à l'Hôtel-Dieu.¹

¹ Nous savons par ailleurs qu'à cette date, Mgr Bourget était hospitalisé à l'Hôtel-Dieu.

Monseigneur, dans ma reconnaissance, souffrez que je les répète ces paroles qui me font vivre. Pendant que je me tenais à genoux devant vous, vous suppliant de me guérir par la bonté et la puissance divines dont vous êtes dépositaire, « Levez-vous », m'avez-vous dit, « levez-vous ; vous allez recouvrer votre santé. Faites comme votre médecin vous prescrit. Je bénis les remèdes qui vous sont donnés ».

Monseigneur, je vous remercie. Oh ! que vous êtes pour moi un grand bienfaiteur. Monseigneur, daignez agréer, daignez aimer ma reconnaissance, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ a agréé et aimé la reconnaissance du Lépreux qu'il avait guéri avec tant de miséricorde. Et que le bon Dieu vous rende au centuple, en cette vie et en l'autre, le bien que Votre Grandeur m'a fait. Votre parole de vie sur moi, votre bénédiction d'apôtre et l'obéissance que vous m'avez recommandée me guérissent tous les jours.

Priez encore pour moi, s'il vous plaît, afin que je sois un homme vraiment obéissant et que dans l'obéissance je trouve l'appui et les lumières dont j'ai tant besoin. — Pardon, Monseigneur, quand je vous parle de moi et vous demande de prier pour moi. Ne devrais-je pas m'occuper que de vous et me souscrire brièvement

De Votre Grandeur,

Le très respectueux et très reconnaissant en même temps que très indigne serviteur

Louis Riel.

II

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget, Corr. gén.

Louis Riel à Mgr Bourget.

Suncook, New-Hampshire, 18 janvier 1875.

Monseigneur,

Je vous dois mes bons souhaits et mes prières. Je me souviens tous les jours, et souvent chaque jour, de Votre Grandeur. Mais au commencement de l'année, il convient que je redouble d'égards vis-à-vis de votre personne. Car avec la fin de chaque année, on prend occasion de faire une pause dans la conduite de la vie. Et avec le commencement de l'année nouvelle, tout l'homme semble vouloir se renouveler. C'est surtout dans

les heureuses dispositions qu'il faut songer à se bien remettre. Il est important pour moi que je vous sois tout à fait dévoué, et de vous causer, si je le puis, quelque plaisir. Car puisque Dieu me ramène à la vie par votre entremise, assurément vous tenez auprès de moi la place de Dieu. Et si j'avais le bonheur de vous donner quelque joie, je suis sûr qu'en cela, je ferais plaisir au bon Dieu.

Monseigneur, laissez-moi donc vous dire que je vous aime et que je vous suis reconnaissant.

En souvenir de la neuvaine que Votre Grandeur m'a recommandé de faire l'an passé, après que vous avez eu la charité de me rappeler à la vie, j'ai commencé vendredi dernier à en faire une. Je regrette d'y être froid et sans ferveur. Veuillez, s'il vous plaît, demander à Dieu pour moi sa sainte charité. Monseigneur, je vous souhaite une bonne santé, une heureuse année et beaucoup de consolations comme pasteur.

J'ai l'honneur d'être

De Votre Grandeur,

Le reconnaissant enfant

Louis Riel.

III

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget, Corr. gén.

Louis Riel à Mgr Bourget.

23 mars 1875.

A Sa Grandeur

Monseigneur Ignace Bourget
Evêque de Montréal.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre du 26 Janvier dernier.² Cette réponse de votre main, mieux, de votre cœur, m'a fait du bien.

Je remercie Votre Grandeur des souhaits si bons que vous aviez la charité de me faire. Nul doute que le ciel n'en veuille l'accomplissement. Mais je suis si indigne ! J'ai tant et de si

² Nous n'avons pas trouvé cette lettre.

grands péchés à me reprocher ! Il faut bien la vertu du Sang précieux de Notre-Seigneur pour ramener mon âme à la vie. Monseigneur, j'ai un besoin particulier qu'en sa miséricorde le Verbe de Dieu ne me perde pas de vue. Je vous écris sous l'impression de cette pensée, et pour vous prier de remercier pour moi Jésus si bon, et que vous lui demandiez instamment de remplir, dès maintenant et pour quand je serai tout à fait guéri, mon cœur d'une vraie et durable reconnaissance envers Lui.

Quand je serai tout à fait rendu à la vie, si mes sentiments d'amour allaient se dissiper et devenir légers ! Quel malheur ce serait pour moi ! D'avance, je reviens à vous, pendant ce saint temps, [le carême] Monseigneur, pour que vous priiez pour moi, s'il vous plaît, et m'obteniez d'être ferme dans le service de Dieu et de la religion et de la Société jusqu'à mon dernier soupir.

Que le bon Dieu m'humilie dans le bien et ne permette jamais que je sois humilié dans le mal. Qu'il daigne me glorifier, s'il lui plaît, dans le bien, mais jamais dans le mal !

Suivant votre sainte invitation, je m'unis à vous, Monseigneur, « de cœur et d'âme pour attirer l'abondance des bénédictions célestes qui peuvent seules procurer notre bonheur ». Mes prières pourraient bien ralentir l'essor des vôtres. Mais vous m'encouragez ; et par cette charité, Dieu est glorifié.

Il est consolant de penser que Notre-Seigneur se met en la compagnie de ceux qui se réunissent en son nom pour prier.

Que Dieu vous rende au centuple en ce monde et dans l'autre le bien que vous me faites !

Monseigneur, je vous remercie d'avoir pétitionné en faveur d'une amnistie entière.

Je ne puis terminer sans vous demander une faveur : celle d'appuyer aussi mes prières afin que Dieu daigne combler de sa grâce le charitable médecin qui a soin de moi.

Bénissez-moi, s'il vous plaît.

De Votre Grandeur

Le très humble et très reconnaissant serviteur

Louis Riel.

IV

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget, Corr. gén.

Louis Riel à Mgr Bourget.

6 juillet 1875.

A Sa Grandeur

Monseigneur Bourget
Evêque de Montréal.

Monseigneur,

Permettez-moi de vous écrire, n'ayant rien autre chose à vous demander qu'un petit souvenir devant Dieu, afin qu'il vienne à mon secours, dans sa bonté.

Je m'occupe sans cesse, Monseigneur, je m'occupe d'obéir. Mais que je marche lentement dans cette belle voie ! Oh ! que j'étais malade, quand je suis allé me jeter à vos pieds. Que j'étais faible surtout spirituellement, puisque mes pauvres efforts d'une année et demie pour obéir ne m'ont pas encore procuré le prix qui est promis si je fais tout ce que le médecin prescrit.

Monseigneur, vous êtes mon père, je viens me jeter humblement devant vous et vous assurer que je veux rester toute ma vie le cœur et l'esprit humiliés dans la poussière devant Dieu.

Je ne me réserve rien de tout ce qui m'appartient, de tout ce qui me touche. Je souhaite ardemment servir le plus possible à procurer la plus grande gloire de Dieu ! l'honneur et le bien de la Religion et de la Société, le salut de beaucoup d'âmes ! Je veux me sanctifier moi-même avec le secours de Celui en qui nous pouvons tout.

Monseigneur, je vous écris ainsi, dans l'espoir que vous voudrez bien offrir vous-même ma lettre à Dieu, et la lui rendre agréable.

Je demande au bon Dieu de me donner la foi, *gros* comme un grain de sénévé !

Que Dieu vous récompense dès ici-bas de toutes vos bonnes œuvres. Et souffrez,

Monseigneur,
que je me souscrive

Votre fils en Jésus-Christ

Louis Riel.

V

Archives Publiques du Canada.

Mgr Bourget à Louis Riel

Montréal, 14 juillet 1875.³

Cher M^r Riel,

Je reçus hier la vôtre du 6 courant qui m'a vivement touché. Car cette lettre m'est une preuve que vous êtes animé de très bons sentiments, et en même tourmenté à l'intérieur par un penchant ou je ne sais quoi qui vous fait trouver dure la voie de l'obéissance dans laquelle vous marchez, sans vouloir en sortir, quelque chose qui arrive.

Aussi ai-je l'intime conviction que vous recevrez dès ici-bas et plus tôt que vous ne pensez la récompense de ces sacrifices intérieurs mille fois plus pénibles que les sacrifices des choses matérielles et visibles.

Mais Dieu qui vous a toujours dirigé et assisté jusqu'à présent ne vous abandonnera pas au plus fort de vos peines. Car il vous a donné une mission qu'il vous faudra accomplir en tous points.

Moyennant la grâce de Dieu, vous persévérerez dans la voie qui vous a été tracée, c'est-à-dire que vous ne vous réserverez rien de ce qui vous appartient, de ce qui vous touche. Vous souhaiterez ardemment servir Dieu et procurer sa gloire le plus possible; vous travaillerez sans cesse à l'honneur de la religion, au salut des âmes, au bien de la Société. Enfin, vous vous sanctifierez vous-même en désirant ardemment la sanctification des autres.

J'ai offert, comme vous me l'avez demandé, votre lettre à Dieu, en le priant de vouloir bien vous confirmer dans vos bons sentiments et vous y faire persévérer jusqu'à la fin.

Que votre foi soit de plus en plus vive et animée afin de ne jamais reculer devant les difficultés que nous offre nécessairement la vie présente en quelque situation que nous nous trouvions.

Ayez soin de votre santé et conformez-vous à la direction de votre médecin. Confiez-vous en la divine Providence, et croyez que rien n'arrive dans ce bas-monde sans son ordre ou sa permission. Tenez-vous prêt à tout événement dans un calme inaltérable. Je vous bénis et je demeure votre très humble et obéissant serviteur.

† Ig. Ev. de Montréal.

³ M. E. B. Osler a donné une traduction anglaise de cette lettre dans son bel ouvrage *The man who had to hang Louis Riel* (Longmans Green and Company, Toronto, 1961), 170.

VI

Archevêché de Montréal,
Corr. gén. Dossier Louis Riel.

Louis Riel à Mgr Bourget

[sept. 1875.]

A Sa Grandeur Monseigneur Bourget,

Evêque de Montréal.

Monseigneur,

Je laisse votre ville épiscopale si généreuse et si bienfaisante. Que Dieu lui rende tout le bien qu'elle accomplit sous toutes les formes, en correspondant comme elle le fait à l'esprit que vous soufflez sur elle vous-même. Monseigneur, que la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous récompense en ce monde, en attendant qu'elle vous couronne dans l'autre vie. Monseigneur, j'ai appris avec peine que Votre Grandeur endurait ces jours derniers des souffrances aggravées. Je demande à Dieu qu'il vous soit toujours en aide, qu'il vous ôte vos souffrances et vous conserve à votre peuple et à celui qui ose se dire en Jésus-Christ, de Votre Grandeur l'humble fils

Louis Riel

Je pars sous votre sainte bénédiction, Monseigneur.

N.B. La lettre n'est pas datée. La note d'archive de Mgr B. se lit comme suit :

« M^r Louis Riel, sept. 1875. Il quitte Montréal ».

VII

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget, Corr. gén.

Louis Riel à Mgr Bourget

6 décembre 1875.

A Sa Grandeur

Monseigneur Ignace Bourget

Evêque de Montréal.

Monseigneur,

Il m'est nécessaire de me rapprocher souvent de votre personne. Car je trouve auprès de vous des forces et des lumières dont je ne puis me passer.

Soyez béni pour le facile accès que vous m'accordez et pour la bonté que Votre Grandeur continue d'avoir pour moi.

Une chose ne me sort pas de l'esprit : c'est votre lettre du 14

juillet dernier dans laquelle Votre Grandeur m'annonce une mission qu'il me faudra accomplir en tous points.

Comme de raison, je ne puis rien moi-même. Mais en me tenant attaché à la Vraie Vigne, je puis tout par la vigueur de l'Arbre qui me nourrit.

Sans compter sur moi et en m'appuyant sur Notre-Seigneur, j'accepte avec le plus grand bonheur la mission que vous m'annoncez. Je l'avais d'abord acceptée. Mais maintenant j'accepte avec reconnaissance et avec joie tout ce que cette mission doit m'occasionner de peines et de consolations.

Je veux employer ma vie à m'affermir dans l'obéissance. Mais, Monseigneur, comme je me trouve présentement, j'obéis surtout par crainte. Car si je ne suivais pas les prescriptions de mon médecin, je mourrais. Non pas que je croie obéir parfaitement, même selon la crainte, puisqu'il est vrai de dire que Dieu, encore là, ne cesse pas de m'aider avec la plus grande charité.

Je veux obéir mieux que je n'ai fait jusqu'ici. A cette fin, je vous prie, Monseigneur; obtenez-moi du Fils de l'homme que j'obéisse désormais surtout par amour de Dieu et du Prochain. Quant à ce qui dépend de moi pour cela, je me sacrifie. Jouissant du plein exercice de ma liberté, je me mets au service du Saint-Esprit actuellement.

Monseigneur, soyez-en témoin pour mon bonheur en ce monde et dans l'autre; je m'engage à l'Esprit-Saint d'un manière spéciale, pour être à Lui seul. Je ne suis pas digne qu'il jette sur moi le moindre regard. Mais que la Charité même me prenne en pitié. Qu'elle daigne me commander, m'inspirer, me conduire par la main, à présent, tous les instants de ma vie jusqu'à mon dernier soupir inclusivement ! Que le Sacrement de Confirmation que j'ai confiance avoir reçu chrétiennement dans ma première jeunesse, et dont je regrette d'avoir ensuite paralysé les heureux effets en moi, par mes fautes nombreuses et grandes, s'épanouisse enfin mon âme et dans mon corps avec la plénitude des sept dons gratuits du Saint-Esprit ! Et je pourrai faire une bonne guerre au mal.

Monseigneur, je parle à Votre Grandeur comme si j'étais à côté de vous dans une intime entrevue. Il y a déjà longtemps que je ne vous ai pas vu. Si ce n'est pas trop vous fatiguer, je prolongerai un peu ma lettre, avec votre permission.

Monseigneur, j'ai déjà eu le bonheur de vous parler du Pape. Je désire que le Père commun des fidèles sache qu'un nouveau peuple catholique surgit dans le monde en ce temps-ci : le peuple Métis. J'ai un grand désir que le peuple Métis soit recommandé

au Saint-Père, d'une manière particulière. Si le Pape savait que les chefs politiques de ce petit peuple ont l'ambition d'en faire un peuple vraiment catholique, zélé pour la plus grande gloire de Dieu, l'honneur de la religion, le bien de la Société et le salut des âmes, en un mot, un peuple qui fournisse beaucoup d'élus au ciel, si le Pape savait cela, Il en serait heureux. Et rien ne me paraît enviable comme de faire plaisir à un Souverain Pontife et encore à un Pontife contristé comme Pie IX.

Monseigneur, j'ai les yeux sur le Pape comme sur le Protecteur naturel du peuple Métis. C'est notre appui. A proprement parler, nous n'en avons point d'autre, puisque le Pape est le Roi des Rois.

J'aime le Pape. C'est le Christ visible de l'Eglise militante et le plus puissant protecteur de l'Eglise souffrante qui nous est si chère. En ma qualité d'homme, d'homme chrétien, d'homme public, le Pape est mon chef, ma lumière et ma force.

Si je n'avais que le temps d'aller à Rome et de revenir aussitôt, je me rendrais tout droit, seulement pour voir le Souverain Pontife, lui exprimer mon amour, me fortifier sous son regard et sa bénédiction. Et je trouverais légère la peine de m'en revenir à la hâte, en traversant de grands Empires et de beaux Royaumes, sans pouvoir m'arrêter à considérer leur splendeur. Mais pourquoi ai-je parlé d'aller à Rome, puisque par la foi nous vivons dans Rome ?

Monseigneur, s'il vous plaît, daignez écrire à Sa Sainteté et Lui dire pour moi : « Saint Père, bénissez la nation métisse. C'est la plus jeune de toutes les nations du monde. Elle est toute petite. Elle aime la Sainte Vierge. Bénissez-la comme nation catholique. Et au milieu de votre famille composée de tous les autres peuples, la nation métisse sera votre joie. » Quant à moi, personnellement, je suis indigne de l'attention de Celui qui tient, sur la terre, la place de l'Homme-Dieu ! Je n'ose pas demander que son auguste bouche dise même un mot en ma faveur. Si seulement Il daignait lever son regard au ciel pour moi, pour mon ami, A. D. Lépine, pour André Neault, Elzéar de la Gimo-dièrre, pour tous les autres chefs métis ; pour la famille de mon Père, pour ma propre maison et tous ceux qui me sont chers !

En Notre-Seigneur,
votre fils affectueux

Louis Riel

6 et 7 décembre 1875.

Note d'archive de la main de Mgr Bourget : « M^r L. Riel.
Ses espérances sur l'avenir du peuple Métis. »

VIII

Archevêché de Montréal,
Mgr Bourget, Corr. gén.

Louis Riel à Mgr Bourget

Suncook, New-Hampshire, 31 décembre 1875.

A Sa Grandeur

Monseigneur Bourget
Evêque de Montréal.

Monseigneur,

La fin de l'année m'invite à vous exprimer mon respect le plus grand à cause de l'autorité dont vous êtes revêtu, à cause de votre sagesse et des cheveux blancs qui embellissent votre front aux yeux de votre peuple; ma vive reconnaissance à cause du rôle tout paternel que Votre Grandeur se plaît à remplir vis-à-vis de moi, avec tant de bonté, bien que j'en sois tout à fait indigne.

Que Dieu vous récompense des labeurs que, malgré une santé débile, vous ne cessez de vous imposer pour faire avancer la cause du bien et déconcerter le mal.

Monseigneur, je souhaite que la Confédération apprécie l'influence heureuse que vous exercez sur son avenir. Mais le Bas-Canada chérit Votre Grandeur et je m'en réjouis. D'ailleurs, puisque le petit peuple Métis se ressent d'une manière toute particulière de la fécondité de votre charité et du dévouement de vos saints prêtres, permettez-moi de vous en remercier avec toute la gratitude et toute l'affection dont je suis capable. Et puis, Monseigneur, daignez agréer les souhaits que je forme pour votre bonheur. Mes prières ne méritent pas d'être exaucées, mais faites par la grâce de Notre-Seigneur et en union avec Lui, que je les adresse au ciel afin que Dieu vous fasse parvenir, dans sa bonté jusqu'à la plus vénérable époque d'une longue et heureuse vie, pour sa gloire, le salut de beaucoup d'âmes, l'honneur de la religion et le bien même temporel du peuple Canadien français, et celui des Métis à qui vous savez faire arriver vos faveurs à travers les difficultés et la distance.

Monseigneur, daignez me bénir dans le Saint-Esprit et me croire.

en Jésus-Christ
Votre fils obéissant

Louis Riel.

IX

Archevêché de Montréal,
Lettres de Mgr Bourget, t. 24, p. 254

Mgr Bourget à Louis Riel

Montréal, 2 janvier 1876

Monsieur,

J'ai reçu en son temps votre lettre du 6 décembre et celle du 31 m'est remise à l'instant. Je réponds aux deux par la présente.

Je suis, comme bien vous pensez, très sensible aux bons sentiments dont, en toute occasion, vous ne manquez pas de faire profession; et je vous remercie cordialement des vœux ardents que vous formez pour moi en tout temps, et spécialement au renouvellement de l'année. Puissent-ils s'accomplir tous pour mon plus grand bonheur en ce monde et en l'autre.

De mon côté, je prie Dieu, qui est tout bon et miséricordieux, de ne pas vous abandonner et de vous conduire dans toutes vos voies, afin que vous ne vous écartiez jamais de la route que vous a tracée la divine Providence, pour votre plus grand bien et celui de votre pays et de votre peuple.

Il faut espérer et demander que le temps de la miséricorde arrive pour ce pays désolé et ce peuple affligé et visité de différentes calamités qui aggravent nécessairement son malheur. La religion, qui fait son unique consolation au temps de ses dures épreuves, le relèvera tôt ou tard de cet état d'oppression, pour le combler d'honneur et de bien.

Soyez donc béni de Dieu et des hommes et prenez patience dans vos maux. Croyez-moi bien sincèrement

Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

† Ig. Ev. de Montréal.

M^r Louis Riel,
Suncook, New-Hampshire, U.S.